

# La rivière souterraine de Shatuca

JEAN YVES BIGOT (GSBM)

**A**près la retraite précipitée du Santiago et le séjour compensatoire de Villa Flor, nous passons au « plan C », un site karstique repéré en 2005 lors d'un précédent voyage où nous avions emprunté la route Tarapoto-Chachapoyas. Ce plan C s'appelle Gato Dormido, un massif calcaire aux formes bien développées qui présente l'avantage d'être situé en bordure de route, ce qui facilitera grandement nos déplacements. Nous sommes encore nombreux, c'est pourquoi nous nous séparons en deux groupes : l'un ira explorer la résurgence de Shatuca (La Esperanza), l'autre se rendra sur la commune d'El Progreso. En effet, la veille nous avons pris soin de contacter les édiles des différentes communes afin d'obtenir l'autorisation de sillonner le karst et recueillir, éventuellement, des objets archéologiques grâce à l'intervention de Manuel, le représentant officiel de l'INC de Chachapoyas.

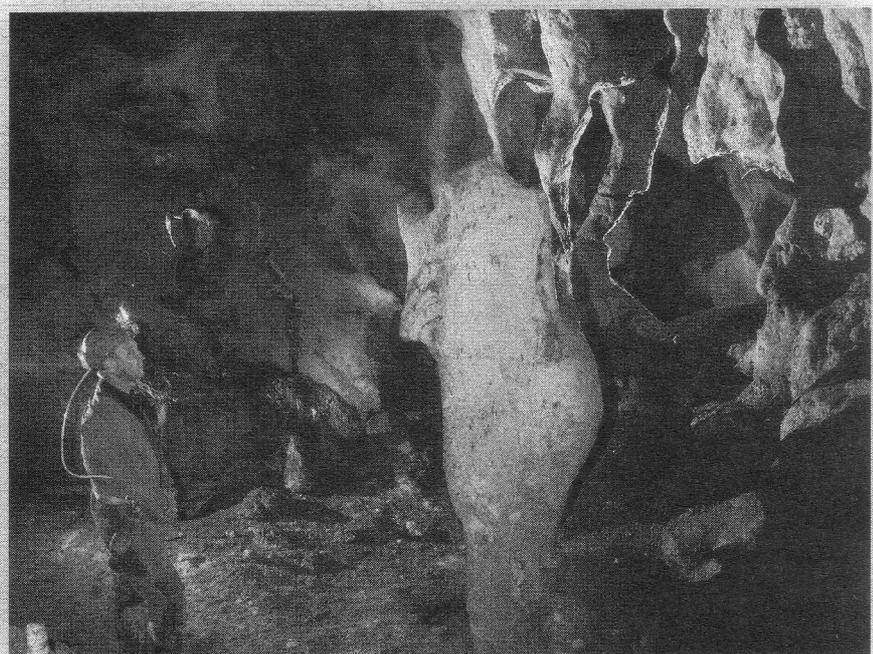
## Le temps de s'équiper

Pour ma part, j'intègre le premier groupe, ce qui me paraît être un bon choix. J'ai bien sûr tout le matériel photo et topo dans mon sac, au cas où...

Nous descendons par un chemin nouvellement tracé qui mène au fond du vallon où sourd la résurgence du río Shatuca. Les coupes fraîches dans les terrains montrent des sables fins qui proviennent de la désagrégation des grès. Nous arrivons rapidement devant la grotte qui se cache sous un épais couvert végétal. Dans les premières salles éclairées par la lumière du jour, Olivier traque les tessons et les os. Une mandibule humaine gît dans les blocs ainsi que quelques tessons de céramique, mais il n'y a pas de quoi s'extasier. Il me faut un certain temps pour m'équiper, observer le milieu et déceler des artefacts ou la marque d'une présence humaine. Il est toujours très difficile de « faire vite et bien... » Bientôt des cris retentissent au fond de la caverne et je m'aperçois que les spéléologues confirmés, comme Jean Loup et Jean-François, barbotent déjà dans la rivière. Il va falloir être vigilant car accompagner Jean-Sébastien et Marjorie, pour lesquels la spéléologie est une activité relativement nouvelle, requière une certaine attention.

## Bain forcé

Devant moi, Raul, un étudiant péruvien vêtu de sa combinaison orange « Ponts et chaussées », descend un ressaut qui mène à la rivière. Il s'enfonce dans l'eau jusqu'à la taille. Puis, c'est mon tour, le choc thermique est brutal. Je n'ai jamais été un grand adepte des bains de siège glacés et la progression en rivière est une facette de la spéléologie d'autant plus ludique que l'expérience est courte.



Après un « Rahhh ! » qui permet de répondre à l'électrochoc provoqué par l'intrusion d'une eau à 15°C dans les bottes, nous progressons en prenant soin de marcher sur les bancs de sable. L'équipe suit et les novices ne semblent pas inquiétés ou surpris par l'ambiance aquatique de la grotte.

C'est plutôt moi qui suis inquiet, car la

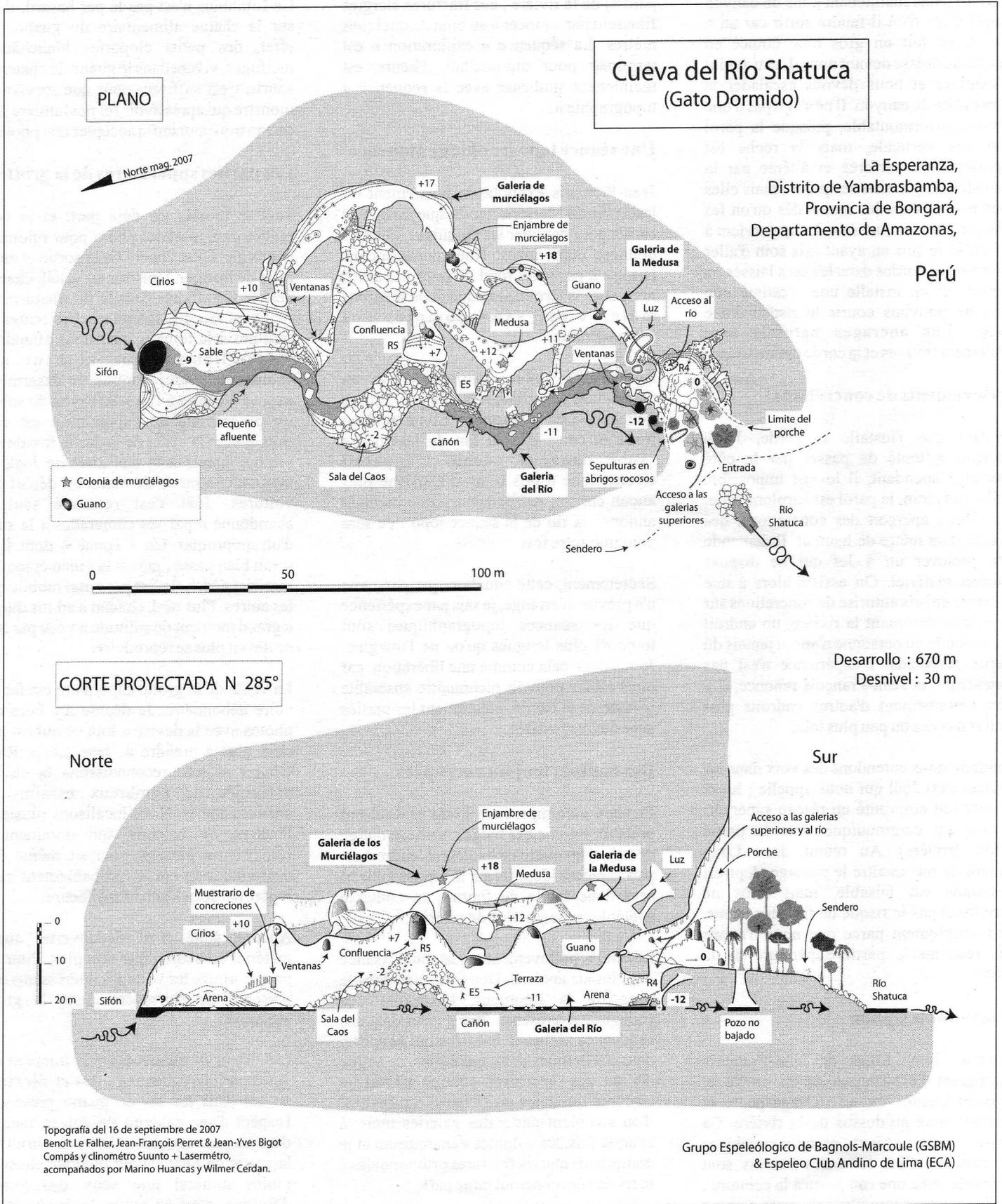
progression dans des galeries inondées est, quoi qu'on dise, plus dangereuse que dans des galeries sèches.

D'énormes stalactites obliques me rappellent que la lumière du jour est encore perceptible à cet endroit. En effet, même faible, elle a favorisé le développement d'une concrétion massive. Le bloc de calcite suspendu

s'avance comme un éperon vers l'orifice qui filtre un faible éclairage provenant de l'extérieur. On parle alors de « phytokarst », car la concrétion, telle une plante, cherche la lumière pour croître.

### Le canyon inondé

Au bout de quelques mètres, nous



comprenons que les cordes et amarrages ne seront peut-être pas utiles ; les sacs de matériel sont alors laissés en tas sur une berge... Les bassins deviennent de plus en plus profonds, on a maintenant de l'eau jusqu'aux aisselles : il y a de l'ambiance. Les plafonds sont très élevés, et nos voix résonnent dans des volumes envahis par le concrétionnement.

Nous arrivons maintenant dans un canyon rempli d'eau d'où il faudra sortir car un « mur », en fait un gros bloc coincé en travers, se dresse devant nous. L'eau atteint la ceinture et nous devons escalader la paroi droite du canyon. Il ne s'agit pas d'une épreuve insurmontable, puisque la paroi n'est pas verticale, mais la roche est complètement perforée et altérée par la corrosion. Il y a bien des prises, mais elles vous restent dans les mains dès qu'on les sollicite. Finalement, Jean Loup parvient à passer, je le suis en ayant pris soin d'aller chercher les cordes dans les sacs laissés en chemin, et en installe une. J'estime que nous ne pouvons courir le risque d'une chute. Les ancrages naturels sont facilement trouvés et la corde est amarrée.

### Prélèvements de concrétions

Pendant que j'installe la corde, Jean-François a tenté de passer par le côté gauche. Cependant, il lui est impossible d'aller plus loin, la paroi est surplombante. Jean Loup aperçoit des concrétions, des cierges d'un mètre de hauteur. Il demande d'en prélever un à Jef qui ne dispose d'aucun matériel. On assiste alors à une tentative de bris autorisé de concrétions sur un balcon dominant la rivière, un endroit inaccessible où personne n'aurait jamais dû mettre les pieds. L'expérience n'est pas concluante, et Jean-François renonce, il y aura certainement d'autres endroits plus faciles d'accès un peu plus loin.

Soudain, nous entendons des voix dans les voûtes, c'est Joël qui nous appelle ; lui et Olivier ont emprunté un réseau supérieur fossile qui communique avec la partie active (rivière). Au retour, Jean Loup tentera de reconnaître le passage. A priori l'escalade est faisable, mais nous ne prendrons pas le risque de franchir le pas, tout simplement parce que nous n'avons pas reconnu la partie supérieure de la grotte.

### L'inévitable siphon

Devant, Jean Loup et Jean-François continuent l'exploration de la cavité et arrivent bientôt sur un passage pentu et glissant situé au-dessus de la rivière. Ça passe, mais il faut prendre quelques précautions. Plus loin, des bassins sont traversés avec une eau jusqu'à la ceinture ; les berges sont toujours sableuses comme le lit, d'ailleurs. Certes, les voûtes se

relèvent mais c'est bientôt un siphon qui arrête les explorateurs. Malgré les tentatives de contournement, aucune suite n'est découverte. Des semblants de départ de galeries sont examinés, mais il s'agit toujours de fractures perpendiculaires à l'axe de la rivière. Les fentes ont été élargies, non pas par le flux du cours d'eau, mais par la répétition des mises en charge (ennoisement et dénoisement des berges et parois) de la rivière ; ces fractures élargies finissent par « pincer » au bout de quelques mètres. La séquence « exploration » est terminée pour aujourd'hui, l'heure est maintenant studieuse avec la séquence « topographie ».

### Une séance topographique ajournée

Jean-François explique le maniement du lasermètre à Marjorie, tandis que je reste au carnet pour dessiner les croquis et noter les données numériques. Nous commençons la topo à partir du fond de la grotte ainsi, nous aurons terminé lorsque nous sortirons mais, c'est sans compter les impondérables...

Après trois visées, Marjorie arrive au passage un peu glissant et, bien sûr, glisse puis tombe dans la rivière. Elle a de l'eau jusqu'au cou : c'en ai fait du lasermètre rangé dans sa poche. L'appareil électronique a pris l'eau et n'affiche plus aucun chiffre. A l'évidence, cette incident annonce la fin de la séance topo : ce sera pour une autre fois.

Secrètement, cette situation que personne n'a prévue m'arrange, je sais par expérience que les séances topographiques sont toujours plus longues qu'on ne l'imagine. Je vis donc cela comme une libération, car nous allons pouvoir reconnaître ensemble le reste de la cavité, notamment les parties supérieures fossiles.

### Des équipes toujours occupées

Pendant ce temps, Jean Loup et Raul ont prélevé, sur une des berges, un beau cierge de près d'un mètre de hauteur. L'endroit est parfaitement identifié sur la topographie, il sera donc facile de fournir un contexte spéléologique (section de galerie).

Le but du prélèvement est la connaissance des climats anciens. Une fois sciée dans le sens de la longueur, la coupe des stalagmites présente une succession des séquences sèches et humides qui se « lit » dans les lamines des concrétions. Je ne me décide pas à rentrer comme ça, et je remonte quelques cheminées, ou dièdres, d'où semblent partir des galeries mais, à chaque fois, les volumes s'amenuisent et je comprends que les fractures orthogonales à la rivière ne mèneront nulle part.

En redescendant, Jean-François me signale

un gros mille-pattes de couleur miel que j'ai failli écraser avec la main : un chilopode du genre Lithobius. Il s'agit d'un monstre de plus de 10 cm de longueur. En Europe, les espèces du même genre, aux mandibules développées, ne mesurent que 4 cm et sont déjà considérées comme de redoutables prédateurs. On trouve généralement ces animaux dans les sols, l'humus, sous les feuilles mortes, mais rarement en grotte. Ce Lithobius n'est pas là par hasard, il vit sur la chaîne alimentaire du guano. En effet, des petits cloportes blanchâtres, lucifuges, vivent dans le guano de chauves-souris, c'est suffisant pour que survive ce monstre qui après avoir fui ma lumière sort de son trou pour enfin accepter une photo.

### Les parties supérieures de la grotte

Tout le monde est déjà parti et je dois ranger mon matériel photo pour rejoindre le groupe. C'est l'heure de la sortie et aussi celle de manger. Une fois au soleil, chacun nettoie ses affaires dans le río Shatuca. Le repas est fait des sempiternelles boîtes de sardines à la tomate, puis nous attendons tranquillement que sèchent nos équipements tout comme le lasermètre exposé « ventre à l'air » au rayon du soleil. Le programme de l'après-midi est tout trouvé avec la visite de la partie fossile qui semble intéressante aux dires de Joël, un tantinet contrarié. Ce matin au départ des voitures, Joël s'est retrouvé seul, « abandonné » par ses camarades à la suite d'un quiproquo. Un « couac » dont il se serait bien passé ; gérant la vidéo et tout un matériel dédié, il n'est pas aussi mobile que les autres. Plus tard, chacun a admis que ce « grand moment de solitude » vécu par Joël ne devait plus se reproduire.

La visite de la grotte supérieure est facile, voire débonnaire. Je décide d'y faire des photos avec la devise « tout ce qui est pris n'est plus à prendre ». Jean Loup, Raul, Olivier et moi reconnaissons la cavité, parsemée de nombreux essaims de chauves-souris. Nous localisons plusieurs fenêtres, ou balcons, qui dominent la rivière ; un passage pourrait même être descendu sans corde, probablement celui repéré par Jean Loup tout à l'heure.

Aucune suite n'est découverte, aucun matériel archéologique non plus. Pour ma part, je trouve les volumes intéressants et la présence de chiroptères rend la grotte attractive.

Les urines de chauves-souris tombent des voûtes à intervalles réguliers et s'écrasent au sol dans les tas de guano présentant l'aspect d'une caldeira de volcan remplie d'un jus peu ragoûtant. Certes, les bruits de la grotte de Shatuca ont quelque chose de moins minéral que ceux des grottes d'Europe, mais au moins le dépaysement est garanti. ■